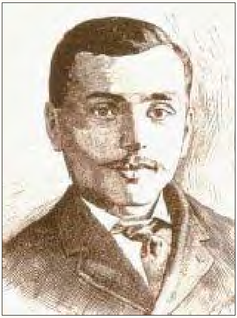
Albert Lozeau

Billets du soir

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Randolph Stanley Hewton (1888-1960), *Rêverie* (vers 1929), collection du Musée national des beaux-arts du Québec.



Albert Lozeau (1878-1924).

Avertissement

Ces pages ont été écrites sous l'inspiration du moment. Qu'on ne leur demande ni grands éclats de style ni pensées profondes. J'ai tâché d'être simple et bref, comme ce genre d'articles l'exige. Quelques personnes m'ont assuré que certains de mes « Billets du soir » peuvent se relire ; j'en ai donc fait un choix, que voici.

A.L.

L'heure harmonieuse

La musique, ce soir, berce comme une vague mourante. Elle est si douce qu'elle se fond dans l'air et se dilue dans le silence. Note à note s'égrène la mélodie, comme la fleur s'effeuille pétale à pétale, sans bruit. Et l'harmonie flotte, poussière de sons, dans l'atmosphère paisible...

La musique est douce, douce... L'ombre en est tranquillisée, le cœur saisi. Presque rien pour l'oreille, tout pour l'âme. Je ne sais quoi dans l'heure endormie la subtilise, l'évapore. Elle semble venir de très loin, peut-être du fond de mon passé, comme une brise qui aurait fait le tour de la terre ; et je ne sais si la chanson est en-dedans ou en-dehors de moi, tant elle est douce, douce, douce...

Et cependant, elle est forte comme une puissance céleste, puisqu'elle bouleverse mon être et fait pleurer mes yeux. Je l'entends à peine, mais elle exulte en moi, tel qu'un orgue au matin de Pâques, tel qu'un orchestre innombrable, tel qu'un carillon triomphal ! Sa douceur formidable enivre mon cerveau, comme pas un vin de France ou d'Italie. Pourtant, je ne perçois qu'un peu de bruit qui palpite, – le battement de mon cœur, peut-être – tant elle est douce, douce, douce...

Moi seul l'entends – si l'on peut dire, – cette musique qui passe avec des ailes de vent. Elle évoque quelque chose qui ressemble à une fleur ou un visage... C'est imprécis comme une brume, inconsistant comme un nuage. Je ne sais ce que c'est – peut-être un souvenir, peut-être un songe, peut-être rien, comme cette musique douce, douce, douce est peut-être irréelle…

Car c'est le soir, dont l'âme ne se défie pas, le soir magique et mystérieux. Le moindre souffle est comme un archet qui joue sur nos nerfs la mélodie vraie ou fausse, selon le jour et selon la vie.

À cet instant, si la douceur indicible d'une musique que je n'entends pas m'émeut jusqu'au bonheur, si je le sens, si je l'écris, en vérité, j'ignore pourquoi, mon cœur m'est inconnu…

Du français !

Après que nous eûmes allumé, lui une cigarette, moi ma pipe, mon ami déplia une feuille de papier en disant :

— Veux-tu que je te lise quelque chose ?

— Volontiers. Est-ce en vers ou en prose ?

— En prose. Sans une promesse que j'ai faite, ce serait en vers.

— Je t'écoute.

Éloge du langage français.

— Salut aux doctes mânes d'Henri Estienne ! m'écriai-je, tu as failli lui chiper un titre. Continue.

Éloge du langage français.

Ô BELLE, Ô PURE, Ô NOBLE,
Ô DÉLECTABLE LANGUE FRANÇAISE !

Dieu qui aime les Français et par lesquels ses desseins s'accomplissent, leur a mis dans la bouche, en témoignage de leur mission sublime, le parler le plus suave, le plus doux, le plus fin, le plus fort, le plus touchant qui ait jamais chanté sur des lèvres humaines ! Éclatant comme le cor de Roland à Roncevaux, il a vibré, de mont en vallée, aux quatre coins du monde ! Et les voix divines qui ont commandé à Jeanne d'Arc de bouter l'Anglais hors du royaume de France n'étaient-elles pas des voix françaises ? Donc, les anges et les saints ont parlé la langue de mes pères !

Ô BELLE, Ô PURE, Ô NOBLE,
Ô DÉLECTABLE LANGUE FRANÇAISE !

Langue claire, droite, probe, ennemie de la fraude et de la fourberie, langue franche comme l'épée de Du Guesclin, étincelante comme la couronne de saint Louis, souple comme l'oriflamme ondoyante des rois chrétiens ! Il ne te parlera jamais bien ni ne t'écrira jamais en perfection, – à moins que le diable lui-même ne s'en mêle, – celui qui n'a pas le cœur fier, la conscience nette, l'âme brave et haute ! Et c'est notre consolation à nous les humbles, les tâcherons de la plume qui avons le mépris de la lâcheté, le dégoût de la bassesse et l'horreur du mensonge ! À grand cœur large style !

Ô BELLE, Ô PURE, Ô NOBLE,
Ô DÉLECTABLE LANGUE FRANÇAISE !

Langue riche, magnifique, somptueuse comme un velours écarlate frangé d'or ; langue simple, et naïve, et sincère, et fervente comme une vierge approchant pour la première fois la table sainte ! Langue possédant toutes les vertus, ornée de toutes les grâces, douée de toutes les qualités ! Langue pieuse : « Notre Père qui êtes aux cieux… » cela ne se dit bien qu'en français, et avec un air de vérité plus évidente. Les mots sont tellement limpides qu'à travers leur transparence il nous semble voir jusqu'au fond du ciel !

Ô BELLE, Ô PURE, Ô NOBLE,
Ô DÉLECTABLE LANGUE FRANÇAISE !

Splendeur sonore, émotion vibrante, intellectuelle harmonie, délices, cher parler de mes ancêtres, qu'entre ma langue et mes lèvres, qu'entre ma plume et mon papier, on tâche à substituer des mots étrangers, n'ayant rien de mon esprit ni de mon sang, et dans lesquels ma pauvre pensée flotte comme en un vague vêtement taillé pour une autre, sans forme précise, sans contour accusé, sans art enfin, je jure que ce malheur n'arrivera jamais, dussé-je en mourir,

Ô BELLE, Ô PURE, Ô NOBLE,
Ô DÉLECTABLE LANGUE FRANÇAISE !

— Qu'en penses-tu ?

— Ce n'est pas mal.

— Crois-tu que *le Devoir* publierait cette petite composition ?

— Probablement.

— Veux-tu te charger de la lui faire parvenir ?

— Oui, à une condition : ajoute des rimes à ta prose.

— Impossible.

— En ce cas, tire-toi d’affaire tout seul.

Ma chatte

Blanche, onduleuse et souple, ma chatte aux yeux de phosphore vert, rôde silencieusement par la maison. Elle fait encore moins de bruit que l’horloge. Elle marche avec nonchalance et grâce ; son pas prudent se pose avec lenteur et majesté : on dirait que chacune de ses pattes foule un tapis fabuleusement précieux, et comme ma chatte est méticuleuse plus qu’une ménagère hollandaise, elle a vraisemblablement peur d’y laisser des traces, même de propreté.

Quand, avec des airs de reine langoureuse, comme Jean Lapin, elle a fait tous ses tours, fureté derrière toutes les portes, examiné le dessous de tous les lits, taquiné chaque portière de ses griffes innocentes et sauté sur quelque meuble à miroir, ma chatte, scandant de sa queue traînante on ne sait quel rythme intérieur, vient s’accroupir au milieu de la chambre, les pattes de derrière pliées sous elle, et celles de devant frileusement ramenées sur sa poitrine chaude. Elle ferme un œil complètement et l’autre à demi, de sorte qu’elle voit ce qui se passe par une fente d’émeraude. Mais avant de s’endormir, elle lèche et re-lèche de sa langue rose comme une tranche de radis la fourrure immaculée de son ventre gras.

Il ne faut jamais dire : « La chatte dort », mais : « La chatte a l’air de dormir », même quand elle ronronne comme tictacque un moulin en pleine activité. Son sommeil ressemble à ses griffes rentrées et sorties instantanément. Elle joue du sommeil avec les rats, en comédienne consommée qui a toujours le dernier mot dans le premier rôle.

Le moindre bruit lui fait dresser l’oreille et ouvrir un peu plus l’œil qui l’est toujours un peu. Elle se dresse lentement, languissante et douce, et la ligne de son corps est un mystère de beauté, et la lumière de ses yeux un problème profond. Quelle âme obscure habite cette forme parfaite qui mendie la caresse, qui se frôle en miaulant d’amour et qui pleure comme un enfant ?

De tous les animaux, le plus énigmatique est le chat ; on l’a souvent comparé au sphinx, et pour cause. Il a l’apparence de toutes les vertus, et tous les vices logent en lui. Il est hypocrite, voleur, égoïste, etc. ; mais il possède plus que tout autre le charme qui fait aimer. Les soins minutieux qu’il donne à sa belle toison inclinent à croire que s’il connaissait son âme, il la plongerait chaque jour dans un bain de perfection. Ses instincts seraient purs comme ses dents sont blanches.

Ma chatte, elle, est de race supérieure. Jamais je n’ai eu la moindre faute à lui reprocher. Elle a été élevée dans les bons principes, la délicatesse et la distinction. En fille noble qu’elle est, elle a trouvé tout de suite à son goût l’éducation dont furent nourris ses jeunes ans. Car elle est née dans ma maison, y a grandi, et présentement y vieillit, ayant pour règles de conduite, comme dans sa plus tendre enfance, les exemples admirables de son bon maître.

C’est ce qui vous explique...

À la ligne

Depuis que je n'écris plus en vers, je gagne beaucoup d'argent, me disait mon ami ; les marchands de n'importe quoi m'achètent ma prose et me la paient bien, car je vante pompeusement leur marchandise. C'est une bonne ligne, comme dirait Gaudissard.

Ici, il soupira.

Si j'avais appris cela plus tôt ! Pendant dix ans, je n'ai pas été plus utile à moi-même qu'un joueur de quilles à l'État ! Si je convertis mes vieilles rimes sonores en prose négociable, je trouve avec mélancolie que j'ai perdu la moitié de ma fortune, et compromis, aux yeux de la foule pratique, mon intelligence et mon caractère !

Sully Prud'homme a écrit des gens de mon espèce : Ils ne seront pas commerçants.

Leur donne-t-on la chance de le devenir ? J'aurais fort bien débattu le prix de mes vers, si l'occasion m'en eût été offerte. Peut-être ne valaient-ils rien ? Alors, pourquoi les imprimait-on ? C'était renforcer en moi cette fausse conception que j'avais de la vie, qu'elle est spirituelle et temporelle, et que si l'esprit domine la matière, il n'est pas tellement au-dessus du monde que le monde n'en puisse apprécier la valeur… C'était me pousser dans la voie mauvaise où je marchais depuis si longtemps, la voie de l'idéalisme et de l'art, au bout de laquelle s'ouvre, comme un abîme de ténèbres, la misère profonde !… Ah ! mes rimes, papillons de lumière, petites étoiles de mes nuits, vers quel désastre me conduisiez-vous ! Et quel aveugle éternel j'aurais fait si la Vérité, sous les espèces d'un « homme de son siècle », n'eût touché mes pauvres yeux ! Grâce à lui, j'ai recouvré le bon sens, bridé ma folle imagination, assagi ma sensibilité et ralenti les pulsations de mon cœur ; et, comme je te l'ai dit tout à l'heure, je rédige, à tant la ligne, toutes les circulaires et réclames que l'on veut bien me confier. Je gagne ainsi beaucoup d'argent…

Il pleurait. J'ai pleuré avec lui.

Le vers

Voici des vers sur une feuille,
Écrits au moment qu'ils sont nés,
Éclos libres et spontanés
Et presque sans que je le veuille.

Un vers est comme un papillon
Qui s'élance dans la lumière
Et dont l'origine première
Est lointaine comme un rayon.

Un vers se prend avec la plume,
Comme une rose avec les doigts ;
On l'attrape, on le perd parfois ;
C'est plus fragile que l'écume.

Un vers nous chante au fond du cœur
Une musique tout écrite
Qui, sur le papier blanc transcrite,
Soudain, est muette de peur.

Un vers est une étoile vive
Qui, cueillie, aussitôt s'éteint,
Comme à la clarté du matin
Toute la floraison craintive.

Un vers est si mystérieux
Qu’on le sent avant sa naissance,
Car de sa future présence
L’esprit devient harmonieux.

C’est dans la profondeur de l’être,
Où l’impression retentit,
Que, tout à coup, germe et grandit
Le vers divin qui vient de naître !

Ceux qui « font » des vers à prix bas,
Au mille, à la toise, à la verge,
De ces graves émois sont vierges :
Mieux vaudrait tricoter des bas !

Le vers apparaît à son heure,
Quand il lui plaît, pas autrement,
Comme la mort, à tout moment ;
Il passe, fuit, ou bien demeure.

Il n’est pas un esclave vil
Que des chaînes d’argent retiennent ;
Mais chez les cœurs qui lui conviennent
Il consent à de doux exils.

Car il hait qu’on le manipule
Avec des poings de forgeron,
Qu’on l’estropie, et que son front
Soit découronné sans scrupule.

Le vers commande. Il est un roi
Qui désire qu’on obéisse ;
Qu’on le vende ou qu’on le trahisse,
Il reste libre dans son droit !

Il est le vers, qui se dispense
Ou se refuse à volonté ;
Aux seuls amants de sa beauté
Il confère sa récompense.

Et c'est la gloire ou le renom
Dans la pensée universelle, –
La grande lumière éternelle,
Au-dessus du monde, d'un nom !

La fumée

Vis-à-vis ma fenêtre, pas très loin, s'érige une cheminée haute comme un clocher de cathédrale, qui n'exhale jamais le moindre soupir de fumée. Tout autour, abondent les petites cheminées ayant sans cesse un léger panache qui flotte. Celles-là, je les regarde avec plaisir, car elles sont vivantes, elles ont une âme frivole avec laquelle le vent s'amuse, maintenant surtout qu'il ne peut plus folâtrer dans les feuilles frémissantes.

Le spectacle des cheminées qui fument m'inspire des pensées philosophiques dont je vous ferai grâce, autant que possible. Je préfère vous confier que si la fumée des cheminées d'usines me dégoûte, celle des humbles maisons, bleue et fine, absorbe toute mon attention. C'est peut-être que, encouragé à la paresse par un penchant prononcé à la rêverie, la contemplation des choses fugitives me distrait des travaux sérieux de la vie, – dont je ne raffole guère. La vaine fumée des cheminées m'offre une image de moi-même, et je me complais en elle.

La fumée s'enroule, se déroule et se disperse dans l’atmosphère comme un songe. Elle s’en va je ne sais où, au gré du vent, très haut vers l’azur, peut-être dans les nuages. J’y suis souvent. C’est un endroit habité par beaucoup de gens du meilleur monde, et qui ne demanderaient pas mieux que d’y vivre toujours. Les femmes y sont nombreuses.

Quoique les petites cheminées soient généralement bien laides, – les grosses aussi, – leur fumée est toujours jolie, n’ayant pas plus de rapport avec la brique que l’esprit avec la matière. C’est le feu qui fait tout. Aussi gracieuses que les oiseaux, elles exécutent dans l’air de périlleuses « performances », – sans aucun danger, d’ailleurs, – revêtant toutes les formes et les perdant toutes avec une égale agilité. Elles sont les acrobates de l’azur qui, pour tout salaire, veulent être regardés, tant ils sont détachés des biens de ce monde.

Les beaux soirs d’été, les petites fumées montent droit vers les étoiles, aussi invisibles que des pensées, mais elles montent quand même. Sous les rebuffades sournoises du vent, elles cèdent et descendent dans la rue ; pourtant, je vous défie d’en rien retrouver le lendemain matin : elles sont depuis longtemps parties pour ailleurs. Étant d’humeur voyageuse, rien ne saurait les retenir ici-bas. Symbole des cœurs terrestres...

L’hiver, quand le givre a tellement enluminé ma fenêtre que l’espace ne m’apparaît plus, et qu’il m’est impossible de suivre le trajet sinueux des pâles fumées, j’allume ma pipe, minuscule cheminée qui sent mauvais, et je médite longuement sur la fuite des jours et la fragilité du bonheur humain.

Tout est fumée que le vent emporte, dit la sagesse antique. Je le sais bien, moi qui vois mon grimoire s’évanouir dans le néant, comme une fumée prétentieuse et vague…

Le moineau

Mon ami est parti pour la campagne avec un fusil.

Ce n’est pas un homme sanguinaire ; il tue, parce que c’est l’habitude, en automne, de massacrer les gentils oiseaux de nos bois. Il a une préférence marquée pour la plume. Un beau coup de fusil l’émeut autant qu’un beau vers. Il extermine sans remords, détruisant sans méchanceté.

Pourtant, s’il réfléchissait, – mais un chasseur réfléchit-il ? – je suis certain que ce carnage lui inspirerait quelque pitié, sinon un grand dégoût. Pour moi, je n’approuve pas que l’on tue les bêtes qui sont jolies. La grâce a partout ses charmes, et seul un barbare peut s’y montrer insensible. Mon ami est l’homme le plus doux du monde, et cependant il assassine : ô contradiction de la nature humaine !

Moi qui vous écris, j’ai chassé tout un été dans les rues de la ville, sous la vigilante protection de la police. Le gibier n’était pas d’une abondance extrême, non ; mais l’occasion, quelque cheval propice, et je pouvais faire glorieusement chanter la poudre de ma carabine à air. Je visais froidement ces petites choses d’un gris poussiéreux, qui sautillent et crient sans cesse, – les moineaux, puisqu’il faut les appeler par leur nom, les moineaux qui n’ont d’ailées… que leurs ailes. Car s’il fallait parler de leurs instincts batailleurs, jaloux, égoïstes et pillards, le moins qu’on en pourrait dire est qu’ils sont bien terre-à-terre.

Et quelle gent malpropre ! Les moineaux ont toujours le bec crotté, picorant sans répit l’ordure fraîche, et sous prétexte de se laver, ils se salissent voluptueusement dans l’eau boueuse des flaques ! Ils sont malséants au possible. Ils commettent de caustiques incongruités à votre nez, quand ce n’est pas sur votre chapeau. Ils ont parfois du fumier jusque dans les yeux ; c’est leur plaisir à eux de s’en fourrer partout !

Le jour où il n’y aura que des automobiles, ils se verront réduits à la plus hygiénique propreté, dont ils mourront. À ce propos, j’ai ouï dire qu’un savantissime vieux moineau, à la vue longue, cherche depuis des années la solution de ce grave problème. Espérons qu’il ne trouvera rien !

Car à quoi le moineau sert-il dans les villes ? Pas d’ornement, sans doute, bien qu’il en mette partout. À vrai dire, il ne serait pas laid, s’il était plus soigneux de son habit et de son visage. De ce côté, son éducation est complètement à faire. Il est bohème par nature, et quand il semble lustrer son plumage, ne vous y trompez pas : il se gratte ! Et puis, pour l’amour de l’art, si l’un de nos bons maîtres consentait à lui donner quelques leçons de chant !…

Malgré tout, cet animal est peut-être perfectible, et je me demande aujourd’hui si je n’ai pas eu tort de le cribler de plombs meurtriers, d’autant plus que pour le maltraiter à mort je n’ai jamais eu l’excuse de la faim.

À son retour, j’en parlerai à mon ami.

Mon ami n'était pas dans son assiette, ce matin-là. Pour lui rendre son âme habituelle, pas de meilleur moyen que de le faire parler en semblant m'intéresser à ses dits et gestes. Je lui posai une question :

— Crois-tu à cet aphorisme, toi : la musique adoucit les mœurs ?

— Oui, la musique du vent dans les feuilles pacifie l'âme, la musique de l'eau sur les cailloux porte à la rêverie et à l'indulgence, la musique d'un essaim de mouches dans un rayon de soleil suscite la gaîté, la musique des oiseaux élève l'esprit à Dieu ; mais la musique instrumentale, invention de l'homme, aigrit le caractère.

— À quoi cela tient-il ?

— À ce que cette musique n'est pas naturelle. Il n'y a de véritable harmonie que celle qui provient de la nature elle-même ; hors de là, tout est contrefaçon et singerie. Il est surprenant que Rousseau n'ait pas trouvé ça ! Quand j'écoute un morceau de piano, ce qui m'agace, c'est de ne pas deviner tout de suite qu'est-ce que cela peut bien imiter. On dit des gens comme moi qu'ils n'ont pas le sens musical. Un de plus, un de moins... Pour en avoir le cœur net, j'ai demandé à trois musiciens connus ce que telle œuvre du répertoire moderne avait la prétention de signifier. Le premier m'a répondu : un orage ; le deuxième : un temps de galop en forêt ; le troisième : une querelle entre voisines ! Aussi bien qu'eux, j'avais perçu un grand bruit désagréable et confus.

La seule vraie musique dont puisse s'enorgueillir notre espèce, la plus expressive de toutes, est dans la voix humaine. Ce sont des cordes de chair qui la produisent, c'est le souffle de l'âme qui lui donne vie et sentiment. Le bois et le métal, même sous la main d'un maître, sonnent creux à côté d'elle. Le défaut de l'instrument, c'est d'avoir une âme indirecte et hors de soi, inégale et diverse, – tel, dans un autre ordre d'idée, l'aéroplane, qui ne détrônera jamais l'hirondelle. Bref, plus j'entends ce qu'on nomme ordinairement musique, plus je deviens de mœurs difficiles, pour ne pas dire sauvages !

— Ingrat ! Rappelle-toi l'heureuse époque où, moins intraitable qu'aujourd'hui, tu faisais tes délices du ruine-babines !

— J'ai aussi essayé de la bombarde. Je ne cache pas que j'eus autrefois des instincts de mélomane sérieux ; mais personne n'a orienté mes études vers l'art d'Orphée. C'est peut-être regrettable.

... Tiens, pas plus tard qu'hier, j'ai failli pleurer en écoutant, dans un volume de Fernand Gregh, un vieil accordéon chanter dans l'ombre lointaine. Cet instrument populaire avait une admirable voix, mais c'est sans doute la poésie qui la lui prêtait. Parlons d'autre chose, veux-tu ? Malgré tout le mal que j'en pense, la musique finit toujours par m'émouvoir : c'est nerveux.

Tout de même, à bas le piano, et vive le rossignol !

L'illusion

Ma petite cousine, cinq ans et demi, m'assure – et je la crois – qu'elle va pendre son bas, dût-elle n'en tirer qu'une patate ou un oignon !

J'approuve fort cette hardiesse à tenter l'aventure ; je le lui ai dit, et prouvé même en m'employant à trouver un cordon.

Elle m’a fait le récit – ingénu, vous pensez bien, – car le document courait la poste, d’une lettre adressée à Santa Claus, requête interminable comme un rosaire, véritable catalogue du parfait marchand de joujoux, rédigée, remarquez-le bien, car elle a insisté là-dessus, en français et en anglais.

N’allez pas croire, cependant, que ma petite cousine est un phénomène, et qu’à son âge, elle possède déjà deux langues. Elle est en possession d’une – sa naturelle – que seul son esprit parvient à faire pardonner, car elle a plus d’esprit que vous et moi tous ensemble, ce qui représente une somme formidable !

C’est en langue française que je l’entends, et je n’imagine guère – quoique mon imagination vaille son bagout – ce que peut être sa rédaction anglo-saxonne, au double point de vue orthographique et grammatical. Quant à son écriture, elle doit être ronde et grasse comme son visage.

Quel sera le résultat de sa supplique bilingue à Santa Claus ? Je l’ignore, ou plutôt je le sais. En tout cas, ce n’est pas moi qui me ferai l’artisan de ses désillusions ; l’oignon ou la patate ne proviendra pas de mon potager. L’optimisme des enfants est une fleur délicate que la vie se charge de flétrir assez tôt : ne l’y aidons pas.

Son bas contiendra quelque chose qu’elle désire ; elle en sera tellement réjouie qu’elle oubliera le reste. Elle est à ce temps heureux où l’on se contente de ce qu’on a, – sagesse qui se perd en vieillissant. Rien ne sera enviable pour elle quand elle serrera sa poupée dans ses bras, parce que son désir, limité aux besoins de son âge et conforme à sa raison, sera comblé. Plus tard, elle aura mille désirs plus ou moins insensés, et la satisfaction d'un ou deux ne la consolera pas de l'impossible réalisation des autres. Et, selon l'expression du poète, peut-être se réveillera-t-elle un matin, dans une vingtaine d'années, croyant tenir l'idéal de son âme, et pressant un navet sur son cœur !

Comme ma jeune cousine ne lit pas le petit caractère, – seul le très gros lui est intelligible, comme celui dont est composé le nom de ce journal – je suis certain que mes réflexions ne troubleront pas la sérénité de ses jours. D'ailleurs, de ce temps-ci, l'approche des fêtes absorbe toutes ses pensées ; à ce point qu'elle a, depuis une semaine, une boîte de chocolats encore intacte !

Si ce détail ne vous renseigne pas sur l'intensité de son attente et son désintéressement de tout ce qui ne se rapporte pas aux étrennes, c'est que vous êtes plus bouchés qu'une bouteille de vieux bourgogne ! N'avez-vous jamais été enfants ?

Vers d'amour

Tous mes vers sont écrits pour vous.
Vous vivez aux pages du livre
Où songent les plus beaux yeux doux,
Où chante la voix qui m'enivre.

Vos gestes, sur le papier blanc,
Je m'en suis fait le plagiaire ;
J'ai copié servilement
Tous vos souvenirs, ma très chère.

Entre les strophes, vos cheveux
Mettent leur ombre brune et fine ;
Les marges sont pleines d'aveux,
De baisers d'amour… qu'on devine.

Vos tristesses et vos gaîtés
Y sont fidèlement transcrites ;
J'ai fait à toutes vos beautés
L'hommage des rimes prescrites.

Je n'ai rien dit qui ne fût vrai,
Et ceux-là qui liront ces pages
Posséderont votre portrait
Toujours le même d'âge en âge.

Le livre vit quand l'homme est mort, –
Et l'amoureuse, en son poème,
Vivra tant qu'en ce monde encor
Quelqu'un soupirera : Je t'aime !…

Au lecteur

Tous les poètes sont ainsi ;
Cherchez la femme dans leurs rimes :
Miroirs plus ou moins obscurcis
Où rient des yeux qu'on dit sublimes !

La femme, c'est leur univers

Et la raison de leurs poèmes ;
Sans elle, ils n'écriraient de vers
Que pour se louanger eux-mêmes.

La femme est un dérivatif
À leur vanité qui s'admire ;
Ils sont orgueilleux sans motif,
N'étant rien que par un sourire.

Et ce sont tous ces messieurs-là
Qui se hissent sur les estrades
Pour proclamer leurs cœurs, hélas !
Supérieurement malades !

(Ici, l'auteur se frappe la poitrine, en prose,
comme vous voyez.)

Mais, grâce à Dieu, les vers plus haut
Ne contiennent pas mon éloge :
C'est un fait peut-être nouveau, –
Tant mieux si vraiment je déroge !

Et si j'ai de l'humilité,
Pour la foule, bien apparente,
J'en glorifierai la beauté,
Qu'en m'oubliant un peu, je chante !

Encore ma chatte

Daigne le patient lecteur me pardonner en faveur de l'intention.

Il m'est revenu, en zigzags, que des personnes peu réfléchies avaient émis plus que des doutes sur la perfection physique et morale – si l’on peut dire – de ma chatte. Peut-être ne sont-ce là que des commérages méprisables, car je ne puis imaginer qu’ont ait tenu des propos vraiment malicieux à l’endroit d’une si gentille bête. Quoi qu’il en soit de ces remarques et réflexions malhonnêtes, ma chatte et moi restons ce que nous sommes, – et c’est assez.

J’ai vanté ses manières polies : qu’y a-t-il de si extraordinaire à cela ? Sainte-Beuve les aurait expliquées tout de suite par l’influence du milieu. Mais qui donc médite encore sur les théories du grand critique ? L’auteur des *Origines de la France contemporaine,* qui aimait les chats, leur a consacré de superbes sonnets ; en les lisant, beaucoup de vieilles filles ont dû caresser leurs matous galeux et penser que Taine ne se connaissait guère en beaux spécimens de félins domestiques, – les leurs, les seuls admirables !

La jalousie est la peste de l’âme ; presque tout le monde en est atteint. La médisance et la calomnie naissent d’elle comme les vers de la pourriture.

Célébrer son chat, c’est déprécier celui de sa voisine et s’exposer, par le fait, à des rancunes plus dangereuses que des griffes acérées !

Car ce sont des femmes, paraît-il, qui ont glosé sur le précieux animal qui fait la moitié de ma gloire, – pas à ma face, ainsi que je l’ai noté, mais dans l’ombre, bassement et tortueusement ! Le procédé m’a blessé davantage que les ironies déplaisantes échangées à voix basse. Ayez un beau chat, mais gardez-vous d’en instruire le peuple ; pensez-y toujours, n’en parlez jamais ! Ne chantez pas ses louanges devant les dames qui ont quelque inclination pour sa fourrure épaisse et ses yeux vagues, c’est très imprudent : j’en ai fait l’expérience. J’ai passé pour un menteur ; on a affirmé que j'avais magnifié outrageusement une bête d'apparence chétive, sale même, sans le plus petit bout de ruban à la queue ou à l'encolure, enfin quelque marcou de gouttières, efflanqué, hagard et louche ! Quand ce serait le cas, il n'en resterait pas moins vrai que ma chatte, elle, c'est moralement qu'elle a ses élégances ! Mais ce n'est pas le cas, elle est grasse, souple et blanche ; j'en prends les dieux à témoins !

Il m'est souvent arrivé, comme à mes confrères, d'écrire que la femme que j'aimais, dans le temps, était la plus belle du monde, et je n'ai jamais suscité pareilles contestations. C'est peut-être que personne n'a vu mes bien-aimées et que beaucoup de gens envieux ont vu ma chatte... Pour couper court à ces discussions qui ne laissent pas de me mortifier suffisamment, pendant toute la semaine prochaine, ma chatte sera exposée dans la vitrine de *la Presse*. On pourra ainsi juger par soi-même si j'exagère le moindrement quand j'écris ; de plus, par ce moyen, je dégage la responsabilité du journal qui a publié mon article, confiant en la sincérité reconnue de ma plume.

Et ce sera une belle jouissance, j'ose l'assurer, pour les amateurs de chats supérieurement racés, en même temps qu'une douce vengeance à mon cœur ami des animaux et de la vérité !

Ces savants !

Je lis parfois les revues scientifiques ; il m'arrive de parcourir une chronique médicale sans en être trop incommodé. Il faut bien se meubler l'esprit de recettes en prévision des maux du corps.

Hier, j'écoutais un savant docteur, dont le nom s'écrit avec beaucoup de « w » et quelques « sh », énumérant les causes principales de la calvitie. Après avoir fendu les cheveux en quatre pour voir ce qu'il y a dedans, réfuté les théories de ses confrères et prôné les siennes avec chaleur, le grand homme se résumait ainsi. Nous croyons, disait-il, que la pensée influence le mouvement de la sève capillaire, l'affaiblit ou l'annihile, et que, par conséquent, le surmenage intellectuel peut déterminer la chute précoce des cheveux. Et, à l'appui de sa thèse, le docteur allemand citait une dizaine de penseurs au chef dénudé, dont un jouit d'une superbe chevelure, d'après sa photographie, – à moins que ce soit une perruque.

Tout ignorant que je me reconnaisse en la matière, ce raisonnement me trouva fort incrédule. Je sais des gens qui ne pensent pas outre mesure, – loin de là ! – et dont le crâne est aussi poli qu'un marbre usé, et d'autres qui travaillent beaucoup de l'esprit et qui peuvent sortir nu-tête sans prendre le rhume. Bref, j'étais sceptique.

Quand j'eus terminé ma lecture, je fus m'asseoir à la fenêtre. Je regardais passer les hommes et les chevaux, surtout les derniers. Soudain, j'en aperçus un à la queue minable et toute petite, absolument dépourvue de crin ! Cette découverte me déconcerta.

Est-ce que les chevaux penseraient d'une façon exagérée ? Et s'ils pensent, pensent-ils par la queue ? songeai-je.

Idées qui me bouleversèrent, car elles heurtaient les principes les mieux fondés de la philosophie. Le siège de la pensée est dans la tête, et cet animal possédait une crinière abondante, tandis que son appendice caudal s'agitait nu comme un ver !

Cette constatation m'a raffermi dans mon doute à l'endroit des savants allemands et de la science en général.

Je ne connais pas l'auteur de l'article en question ; qu'il soit hirsute ou chauve, cela ne fait aucune différence. Aussi, pour le seul plaisir de l'embarrasser, je vais lui adresser ces réflexions aux soins de la revue où il écrit des articles si vraisemblables !

L'art souverain

Quand j'entrai chez mon ami, il lisait à haute voix :

> Tout passe. L'art robuste
> Seul à l'éternité
> Le buste
> Survit à la cité.
>
> Et la médaille austère
> Que trouve un laboureur
> Sous terre
> Révèle un empereur.

Il songea un moment, ferma le livre et dit :

« Dans cinq mille ans, – ou le nombre que tu voudras, – devines-tu ce que l'on trouvera sous l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la ville de Montréal ? quand toute cette laideur se sera écroulée, tout ce bruit éteint... Des tuyaux d'égout, des poutres de fer, des clés de voûtes, des pierres angulaires et des ossements humains qui auraient bien pu appartenir à des bêtes brutes. Tout cela confondu dans la mort comme tout cela fut mêlé dans la vie. Aucun buste ne révélera la cité, nulle médaille n'évoquera l'empereur. Le ciment, la brique et l'acier, de leur poids lourd, auront écrasé la statue. Sur cet amas de froide matière, personne ne sentira flotter l'âme des ruines. Cette ville n'aura pas laissé plus de vestiges glorieux que celles qui gisent sous les eaux noires de la mer Morte. Chez elle, l'art n'eut jamais de place, pas même dans sa corruption. Le temple de la Bourse y était plus fréquenté que les églises, et ses plus vastes monuments furent des entrepôts, des prisons et des conciergeries. Elle fut basse, et l'argent y sonnait plus haut que l'idéal. Peut-être découvrira-t-on, d'un coup de pioche, une vieille croix dédorée, seul emblème spirituel qu'un clocher élevait sur sa turpitude et son commerce, signe unique de noblesse et de foi en quelque chose de surhumain. Quel autre objet indiquera que les hommes d'ici ont pensé ? Le livre ? S'il en reste un seul, sûrement sera-t-il d'un auteur étranger, car l'apathie, sinon le dédain de nos gouvernants pour les choses de l'esprit aura rendu impossible toute floraison littéraire. Des tableaux de nos musées, il survivra... la cloche de Louisbourg et quelques menues reliques indiennes. En somme, pour l'histoire, cette ville n'aura pas existé, et nous dormirons sans mémoire, n'ayant rien légué d'immortel à la postérité. Gautier a raison :

> Tout passe. L'art résiste
> Seul à l'éternité.

— C'est vrai, répondis-je, nous vivons en des temps barbares. Pas un seul des artistes que je connais qui ne songe à s'évader d'ici, tel un prisonnier au cachot. Tout leur manque. Ils gagnent leur pain quotidien à des métiers contraires à leurs aptitudes, qui absorbent leurs jours, lassent leurs énergies et découragent leur talent. Leur salaire est souvent inférieur à celui d'un cantonnier ou d'un manœuvre. Partout ils sont maintenus au dernier rang. On les considère comme des êtres bizarres, incapables d'un travail sérieux. J'ai encore dans l'oreille les paroles d'un gros politicien qui disait de Nelligan :

— C'est un brave garçon, il est très intelligent, mais il a la manie d'écrire en vers !

Je l'aurais étripé !

À moins que le vent ne change, nous sommes finis ! Un peuple sans artistes est assuré d'un éternel oubli, après une mort hâtive. Que Dieu et nos ministres nous préservent d'une pareille honte !

Mon ami me serra la main : pour une fois, nous étions d'accord.

À peine avais-je franchi le seuil de sa chambre que je l'entendis clamer :

> Les dieux eux-mêmes meurent,
> Mais les vers souverains
> Demeurent
> Plus forts que les airains !…

Un discours

Messieurs,

Comme je ne me mêle pas de politique et que la lutte électorale ne me fait ni chaud ni froid, je vais vous parler de la neige. *(Interruptions.)* Messieurs, nous sommes dans un pays libre, le Canada est une nation, et je ne vois pas pourquoi il me serait interdit de vous peindre les flocons immaculés tombant du ciel en pétales de marguerites, en fleurs de pommiers !

(Applaudissements.)

La neige est curieuse ; *(Mouvement)* elle s'attache aux vitres des maisons et regarde à l'intérieur ce qui se passe. *(Cris : Honte ! Honte !)* Mais elle est discrète, et le soleil qui la change en eau cristalline ne lui enlève pas son secret. *(Soupirs de soulagement dans l'auditoire.)*

La neige est silencieuse et communique son silence à beaucoup des choses qui la touchent : les pas des hommes et des chevaux ; mais son pouvoir s'arrête à la parole humaine. *(Rires.)*

Dans ses joyeux ébats, par les jours de grands vents, elle vous fouette le visage, vous entre dans la bouche et le nez avec un sans-gêne exquis, et je sais des gens sérieux qui, redevenus enfants, tendent la langue pour attraper au passage une parcelle de sa blancheur. *(Un ivrogne : T'as menti ! La police expulse l'interrupteur.)*

La pluie rend l'espace sombre, les chemins boueux, l'heure triste et cause souvent de grands dégâts ; la neige n'obscurcit pas le ciel, ou à peine, elle tombe doucement, comme avec des ailes, ouate les routes, encapuchonne d'hermine les toits gris, fleurit les fenêtres et n'éteint pas même les flambeaux !

(Applaudissements frénétiques. Ovation. Malgré les gestes répétés de l'orateur, le silence ne se rétablit qu'après vingt minutes.)

Messieurs, la neige est toujours blanche en notre pays ; mais il paraît que dans certaines contrées, on en a vu de la rouge… *(Hourras ! C'est pas vrai !*

Tumulte indescriptible. Bagarre.) et ailleurs, de la bleue. *(La bataille recommence.)* Mais encore une fois, messieurs, ici, la neige est blanche… ou noire. *(Applaudissements unanimes.)*

Les petits oiseaux, en marchant dessus, tracent de petites étoiles qui ressemblent à de jolies croix de la légion d'Honneur, et comme la neige est modeste, tout en sachant que ces signes glorieux sont éphémères, elle s'en contente néanmoins. N'est-ce pas, messieurs, que c'est d'un bel exemple ? *(Froideur. Murmures. Protestations.)*

L'orateur, décontenancé, cherche en vain sa péroraison. Heureusement qu'une fanfare passe, drapeau en tête, et vide la salle en un instant, ce qui permet au panégyriste de la neige de s'esquiver par la porte de derrière.

P.-S. : Ce discours a été enregistré par un phonographe Edison. Prix du cylindre, 5 $. En vente chez l'auteur.

Les bons pères

Dieu merci, je ne suis pas un calotin, mais j'aime la compagnie de religieux : c'est un goût comme un autre, et j'ai souvenir que Victor Hugo en a dit du bien. J'en connais quelques-uns appartenant à des ordres monastiques différents ; tous se ressemblent par une gaîté sereine et une grande douceur. Les fils de saint Dominique et ceux de saint François d'Assise m'agréent particulièrement. De leur commerce quotidien avec Dieu ils rapportent des certitudes qui leur dispensent un calme contagieux, une paix communicative. Pour moi, je sors toujours d'une conversation avec l'un de ces serviteurs de

Jésus-Christ comme d’une promenade en forêt, l’âme allégée, meilleure et plus courageuse. Ces bons pères sont modestes et savants, non seulement en écritures saintes, mais en littérature profane aussi : ils ne sont plus du monde, et ils en sont par ce qu’il s’y trouve de noble et de beau.

Les religieux sont, en général, des hommes intéressants et charmants. Ayant plus que nous le temps de méditer, ils ont, sur beaucoup de questions, des aperçus qui nous échappent. Le loisir leur est donné d’approfondir ce qu’ils étudient. On n’en est pas moins intelligent parce qu’on porte une robe blanche ou brune par-dessus ses pantalons. Rien n’est de surface chez eux, pas plus que leur rire, car ils rient mieux que nous, du fond du cœur, et dans leur rire on voit passer leur âme, qui est claire.

En un mot, ils me plaisent.

Pour vivre une vie logique, pour apprendre à me priver des choses inutiles, – celles qui me tourmentent le plus, – pour n’aspirer qu’à l’indispensable, si j’avais la vocation, je n’hésiterais pas à me faire moine. Sous la règle sévère, je marcherais droit et je ne ferais que les pas nécessaires vers le but suprême. Je serais gardé des tentations et des écarts ; quelqu’un me conduirait à mon salut comme par la main, et c’est ce qui importe, après tout.

Les religieux sont des sages, ils ont choisi la meilleure part. Ils accomplissent le bien, – occupation délicieuse. Dites-moi lequel de vous refuserait d’en faire autant ?

Je connais un dominicain que je voudrais être : il se nomme le père Lamarche et il prononce de beaux sermons patriotiques. Mais c’est un vœu stérile que j’émets là : le blanc prêcheur n’échangera pas sa « place » contre la mienne ! D’ailleurs, je ne la mérite guère.

En lisant ces lignes, certains seront peut-être tentés de dire : « En voilà un qui a manqué sa vocation ! » C'est fort possible, mais ceux qui me fréquentent assurent que non.

D'autres vont s'écrier : « C'est du cléricalisme, à bas l'ennemi ! »

À leur aise…

Entravés !

Si la colonne était plus large,
J'écrirais en alexandrins :
On vous donne si peu de marge,
Pauvres vers liés en quatrains !

Les oiseaux chantent dans les cages
Comme ils chantaient dans la forêt ;
Ce sont des prisonniers volages
Qui ne pensent plus au filet.

Mais, madame, un vers mal à l'aise
Se sent vite claquemuré,
Comme vous – ne vous en déplaise –
Qu'étreint un corset trop serré !

Vous, la… patience angélique,
Vous souffrez : il n'en paraît rien ;
Mais en ses liens énergiques
Le vers est mauvais comédien.

Il étouffe, et ses grandes ailes

Ne se peuvent pas soulever,
Et jusqu'au ciel de vos prunelles
Il ne sait pas même arriver !

Jugez par là de son supplice !
Lui, né comme un merle siffleur,
Libre de faire son délice
Où le pousse sa bonne humeur…

Aussi, que voulez-vous qui vole
Entre ces deux lignes de plomb ?
Mon cœur ?… C'est vrai qu'il est frivole
Et qu'il aime vos cheveux blonds…

Pourtant, chaque vers a son charme ;
Qu'il soit autant qu'on veut mignon,
Il contient le feu d'une larme
Et peut auréoler un nom.

Le vôtre est si petit, madame :
Il a deux syllabes au plus ?
Et, cependant, toute votre âme
Y tient, comme un rayon inclus.

J'aime le grand vers dont l'allure
Est la vôtre, quand vous marchez :
Élégant sans désinvolture,
Fier, souple, au front empanaché.

Celui-là demande l'espace,
Il lui faut l'air du grand chemin ;
Si l'on m'accorde assez de place
Je vous en écrirai demain.

D'ici là, que ces rythmes frêles
Vous apportent quelque plaisir :

Comme les fleurs, ils n'ont point d'ailes
Et vous pourrez mieux les... saisir !

Par le style

Quant à moi, m'a déclaré mon ami, j'ai adopté, non sans efforts, le style obèse des grosses légumes qui pondent dans les gazettes. Épurer sa syntaxe ne rapporte pas plus que soigner sa conscience. J'ai remarqué que les gens à phrases bedonnantes sont presque tous arrivés. Le verbe en impose toujours, fût-il en baudruche, s'il est énorme. Les mots ont conquis le monde.

L'embonpoint, aux yeux de maints petits esprits, donne du poids à la personnalité. Le plus lourd fait pencher la balance de son côté. Le langage a son excès de graisse comme l'homme, et plus il prend de place, plus il semble important. On encense sa puissance, mais qu'en sort-il ? Du vent !

Faire gros et vivre bien, telle est désormais ma devise.

J'aime l'art de tout mon cœur ; je lui ai consacré le peu d'intelligence que Dieu m'a donnée : il m'a procuré de belles heures, jusqu'au jour où je me suis avisé d'en retirer quelque salaire.

J'étais trop délicat ; on me l'a fait savoir.

Quand je ciselais des vers, je repoussais instinctivement les grands mots, les petits me paraissant contenir une plus fine essence – minuscules flacons de liqueurs choisies. Je traitais ma phrase comme mes habits, – tu sais si je suis méticuleux, – je la brossais jusqu'à la plus parfaite propreté. Bénéfice net : zéro !

Ce résultat m'a encouragé à ne pas persévérer.

Un soir, je mis un baiser au chaste front de ma muse, en lui disant qu'il fallait nous séparer, – un si gentil ménage ! – que je n'avais pas les moyens de pourvoir à sa douce existence. Naturellement, elle ne comprit rien à mes raisons et m'accusa d'inconstance, – moi qui n'aimais qu'elle ! Je parvins à la persuader ; elle s'en fut, sur promesse solennelle que nous nous remettrons ensemble au premier sourire de la fortune.

Et maintenant, si un travail bête s'accommode d'un style d'idiot, et si un style d'idiot contient implicitement une certitude de succès, je puis dormir sur mes deux oreilles : je serai bientôt quelqu'un !

Faut-il être désabusé !

Le naturel

Voici l'automne, je vais aller rêver sous les arbres, m'a soupiré mon ami ; la montagne est proche et les après-midi sont belles en septembre. J'aime la chute nuancée des feuilles ; ainsi que Verlaine, je préfère la nuance à la couleur.

Les yeux de mon ami étaient pleins de poésie et de songe. Était-ce là le langage d'un actionnaire doublé d'un rédacteur d'annonces ? Pourtant, il n'avait point bu ; mais le charme de l'automne s'insinuait en lui plus fort que tous les alcools et, sans se l'avouer, peut-être cherchait-il déjà des rimes !

Je le laissai parler :

— La couleur est un baiser, la nuance, un sourire.

On peut se lasser de l'un, jamais de l'autre. Le dernier est moins ardent, mais plus fin. Et pour que tu ne me contredises pas, j'ajoute que c'est une question de goût : tu connais le mien. La nuance est indéfinissable et beaucoup plus compliquée que la couleur, en beaucoup plus simple, et la simplicité n'est pas ce qui renferme le moins de mystère. La vraie poésie ressemble à l'automne ; elle est toute en nuances, et l'âme délicate la comprend tout de suite.

Je regardai mon ami droit dans les yeux :

— Toi, tu viens de lire le comte Robert de Montesquiou-Fenzensac ! Pour un type dégoûté, ce n'est vraiment pas mal !

Il nia mollement, et poursuivit :

— Quand je marche sur un tapis de feuilles mortes, j'imagine que je foule des années couchées par le vent les unes sur les autres. Le petit bruit de soie qui s'élève semble me dire : « Passe sur nous d'un pied léger, ne réveille pas nos anciens frissons, aie pitié, nous sommes tombées ! »

Je l'interrompis :

— Quel volume de Jean Moréas as-tu dans ta poche ?

Il ne daigna répondre.

— Et le ciel d'automne, quelle douceur, quel velouté, quelle paix ! Sous son immensité bleuâtre, le cœur vacille et défaille ! On se sent fragile comme une brume flottante. Un rien nous émeut, et tout vibre en nous, tel un cristal sous l'ongle qui l'a frappé ! C'est divin !

La comtesse Mathieu de Noailles l'a dit, et je constate avec plaisir que l'automne te réconcilie avec les lyriques. Va dans les bois, et laisses-y ta prose comme les rameaux leur feuillage. Il ne sert à rien, lorsqu'on est poète, de murmurer contre sa destinée et de prendre de graves résolutions. Les serments ont des ailes et Pégase, quand on le chasse, revient toujours au galop !

Dialogue

Le Vers, un jour, dit à la prose :
Je suis un roi très généreux :
Je souffre ta feuille à ma rose
Et mon parfum sert à tous deux.

Je m'élève jusqu'au vertige,
Parfois, tu montes près de moi,
Mais le papillon qui voltige
Passe sans s'arrêter sur toi.

Et c'est moi que la jeune fille
Cache, en soupirant, sur son cœur,
Moi, le Vers célèbre qui brille
Comme une douce aurore en fleur !

Sur un sein, je prends peu de place,
Je suis petit, mais je suis fort,
Et de liens subtils j'enlace
L'âme, qui m'échappe à la mort.

Je suis insinuant et tendre ;
J'ai des manières de parler
Telles, qu'on ne peut pas m'entendre
Sans se croire au ciel appeler !
Du chant divin je suis tout proche ;

Ma voix au fond du cœur s’écrit,
Et mon rythme est comme une cloche
Qui se balance dans l’esprit.

Ma langue est fine et musicale,
Mes mots sont choisis et légers
Et plus nuancés qu’une opale, –
Mais ils sont souvent mensongers !

Parce que nul plus qu’eux ne mire
Les hommes et leurs faussetés :
Faux serments, faux yeux, faux sourires,
Faux visages de vérités !

Étant beau, je trompe avec grâce
Et suis aussitôt pardonné,
Car je rachète ma disgrâce
Par le plaisir que j’ai donné !

En moi l’éternité repose ;
Je te semble éphémère, mais
Je ne suis pas comme la... prose
Qui ne peut s’envoler jamais.

Moi, je disparais dans l’espace
Pour reparaître dans mille ans,
Et si la mémoire m’efface
Je ressuscite par le temps !

Enfin, je suis incomparable !...
Ainsi le vers hautain parla.
La prose, d’humeur exécrable,
Lui dit seulement : Ferme-la !...

Tombé des cieux

J'avais la passion des étoiles, m'a confessé mon ami.

Que de soirs j'ai passés à regarder le ciel en une heureuse et muette contemplation. Ce qui faisait mon plaisir sans mélange, c'est qu'il n'y entrait aucune préoccupation scientifique, pas le moindre calcul savant. Je n'ai jamais cherché à savoir si les étoiles sont fidèles aux rendez-vous que leur assignent les almanachs aux cartes célestes, selon le cours des mois, et je n'ai pas voulu connaître leurs noms ; elles auraient alors revêtu un caractère trop humain. Leur beauté me suffisait, elle m'inondait l'âme d'une petite pluie lumineuse, fraîche et lente.

Certaines nuits, c'était un fourmillement de menues étincelles, et par endroits, une large traînée de lumière neigeuse. D'autres fois, quelques étoiles oubliées, çà et là, attiraient le regard par leur splendeur solitaire. De temps en temps, une se détachait et s'éteignait en fuyant.

Je contemplais cela la paix dans le cœur, inconscient des heures qui s'écoulaient, avec personne qui me rappelât qu'en s'écoulant le temps se perd.

Depuis qu'un labeur mercantile remplit mes jours, même aux instants de loisir, je ne lève plus les yeux au ciel, sinon pour constater les conditions atmosphériques. J'ai perdu la faculté de me recueillir sur autre chose qu'une phrase anglaise, – quand je traduis, – et je ne peux plus rassembler en une seule les petites impressions qui m'effleurent le cerveau, car ma sensibilité s'est comme désagrégée. Mon ancienne émotion devant le spectacle stellaire est morte : je ne ressens plus en profondeur. J'ai usé quelque chose de mon être, quelques fibres délicates et subtiles qui ne frémiront jamais…

Ainsi parlait mon ami.

Et j'ai compris pourquoi Platon conseillait de chasser les poètes de la république modèle : probablement que, d'un regard prophétique, voyant les pays de chez nous vautrés dans la matière, il voulait leur éviter la honte d'avoir tué l'idéal, par souci de l'honneur universel.

Analogies

L'automne a ceci de particulier : il est exquis ou exécrable ; il n'y a pas de milieu. C'est pourquoi, je suppose, l'on ne s'entend pas encore sur le genre de ce mot. Moi, par une habitude datant de ma petite enfance, je le fais toujours du masculin ; tandis que les poètes, gens parfois ironiques, mais versatiles, et dont les opinions sont de peu d'importance, lui donnent du féminin à tour de bras. Il ne faut pas trop leur en vouloir, d'ailleurs ; la versification française a des exigences à nulle autre pareilles, et la rime commande en despote souveraine, quoi qu'en ait dit Boileau. Ensuite, il n'est pas prouvé que leur intention soit mauvaise.

Il est indiscutable que l'automne possède un charme plus puissant et plus mystérieux, qu'il prend possession de nous et s'installe en maître dans notre cœur, tout comme une femme charmante, peu à peu et presque à notre insu. Entre elle et lui, les ressemblances sont nombreuses.

D'abord, des quatre saisons, l'automne est la plus délicate.

Le printemps triomphe avec la joie exubérante d'un jeune homme à sa première conquête ; il manque de discrétion, il est bavard et il se vante.

L'été a trop d'ardeur violente, il brûle tout le temps, il ne sait pas se modérer ; il ressemble au Juif parvenu qui étale sa fortune entière en breloques sur sa bedaine ; toujours chauffé à blanc, il est un peu de mauvais goût.

Quant à l'hiver, brrr !

Mais voyez l'automne, dans ses beaux jours. Sur ses plus radieux soleils, il tend un joli voile de brume argentée qui ne les cache pas, mais atténue simplement ce que leur splendeur pourrait avoir d'excessif. Il n'éclabousse personne, lui : voilà la vraie distinction, la délicatesse suprême ! Pas de tapage, pas de grands éclats, un peu de silence, de recueillement et de mélancolie. Et là-dessus, un ciel de... bonne maison.

Ce qui fait surtout sa supériorité, c'est la discrète richesse de nuances qu'il offre au regard. À chaque heure, il varie dans ses arbres et son firmament. Féminin en cela, et pour cela délicieux.

« Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau, Toujours divers, toujours nouveau, » conseille La Fontaine aux amoureux. C'est le changement qui renouvelle et entretient le plaisir. Et une femme n'est pas une autre parce qu'elle est diverse : il y a en elle tant d'aspects différents chaque jour découverts et appréciés ! Elle est multiple comme l'automne en ses rayons, reflets et teintes, douce et pacifiante comme lui.

Il serait facile de poursuivre cette comparaison de beautés entre la femme et l'automne, mais ce serait trop long.

Quant à ces jours tristes, tout en bourrasques, plaintes et gémissements, sombres jours de grêle et de pluie, je déclare hautement que je ne connais pas de femmes dont le caractère offre quelque analogie avec ce fléau.

— On voit bien que tu n'es pas marié ! s'est écrié mon ami, entré à pas de loup et qui lisait par-dessus mon épaule.

Si vous croyez que j'ai changé d'idée !

Lignes inégales

Entre des nuages bleus
L'azur est lilas et rose ;
La lumière se dispose
À partir pour d'autres cieux.

L'heure devient un peu grise…
Le soleil penche, on dirait…
L'infini se solennise…
L'air est pris d'un grand regret…

Le soir aux ailes de suie,
Comme un vaste oiseau, s'abat,
Et laisse tomber, là-bas,
Son ombre, comme une pluie.

~

Au-dessous, dans le salon,
Hormis le chat, rien ne bouge.
Et j'entends un violon
Chanter sous les globes rouges.

C'est un morceau simple et doux,
S'accordant au crépuscule
Dont le dernier tison brûle
Au fond de l'horizon roux.

C'est une musique pâle
Peut-être d'avoir pleuré...
Une plainte qui s'exhale
En long chagrin murmuré...

* * *

Et maintenant, dans ma chambre,
C'est l'harmonie et la nuit,
Et la tristesse qui suit
Le jour défunt, en novembre.

Le rêve, au cœur gémissant,
Par la vertu des mensonges,
Fait naître un amour puissant
Et plus trompeur que les songes...

Ses grands yeux sont pleins de ciel,
Elle est franche, tendre et belle...
Elle m'aime bien, dit-elle...
– Mais son cœur est irréel !

Le ciel a des fleurs où brille
La splendeur du soleil mort.
Le bruit du silence oscille
Au tic tac du cartel d'or.

Et le violon qui pleure
Reprend, reprend lentement
Le doux récit du tourment
Dont il souffrait tout à l'heure…

~

Troué de lumières, noir,
Le firmament grandiose
Conserve le clair espoir
De l'azur lilas et rose.

Son soleil miraculeux
Dont Dieu règle la journée,
Après sa grande tournée
Foulera ses chemins bleus !…

Et selon ma fantaisie,
En proie au démon pervers,
Moi, ton fils, ô poésie,
J'écrirai toujours des vers !

Le miroir

Le miroir double la réalité d'une ressemblance irréprochable. Quand j'ai des fleurs, je les pose devant, de sorte que j'en vois deux fois plus. Et je vais parfois jusqu'à me demander de quel bouquet émane le parfum, tant l'apparence trompe les sens.

~

Pour ma chatte, le miroir est une chose bien mystérieuse. Lorsqu'elle saute sur un meuble et qu'elle aperçoit dans le verre magique une chatte qui lui ressemble comme une sœur, sa première idée est de vouloir passer par derrière, mais c'est impossible. Alors, elle se griffe sur la vitre sans se faire aucun mal, ce qui me semble l'étonner beaucoup. Pour une chatte, un miroir est un objet incompréhensible ; avouez qu'à sa place vous n'y verriez pas davantage.

Le miroir procure du plaisir aux belles femmes et cause du chagrin aux laides. S'il est méchant, ce n'est pas faute de réflexion. Il est tout à fait objectif, c'est-à-dire neutre. Bien qu'incolore, il n'est pas sans teint : regardez-vous. Il sait mirer sans admirer, et se fait ainsi une impression juste. Pour les vérités autant que pour les mensonges, il est de glace, contrairement à l'espèce humaine. Il est tout en images, comme le poète, et très représentatif.

~

Le miroir est une photographie éphémère, – et c'est heureux !

~

Au-dessus du piano, le miroir est indispensable aux personnes qui aiment les morceaux à quatre mains.

~

Si le miroir était transparent, rien n'y paraîtrait ; il ne serait qu'une vitre inexpressive, tel un regard où il n'y a pas de pensée.

Le miroir est le plagiaire par excellence, mais il a cela pour lui qu'il est sans mémoire, de sorte qu'il a toujours la conscience tranquille. Combien de gens l'envient !

~

Le miroir ne se moque jamais des hommes ; le pire outrage qu'il puisse leur infliger est de leur renvoyer fidèlement leur figure.

~

Le miroir de poche est une vérité portative. Toutes les femmes en ont une dans leurs sacoches, – et la plupart n'ont que celle-là.

~

Les petits jeunes gens à cravates nouvelles sont chez eux au miroir. (C'est bête, mais naturel !)

L'heure silencieuse

Le jour est clair comme un regard de joie. L'espace semble un amas de lumière frissonnante sous le ciel vertigineux. La neige d'un toit carré luit, pareille à quelque épaisse nappe fraîchement lessivée, que saupoudre une farine d'argent. Couverte de verglas, à la suite d'une pluie indécise et fine, la rue a l'air d'une rivière arrêtée pour jusqu'au dégel d'avril.

Midi sonne dans les rayons.

L'heure éclatante bourdonne comme une guêpe affairée. Par le transparent chemin des vitres, la splendeur du dehors entre dans la chambre aux rideaux écartés. À cet envahissement de soleil, on dirait que l'horloge, sans cesse indifférente, bat tout à coup d'un cœur plus vif... Hors sa pulsation métallique, rien ne vibre.

Grâce à la neige amortissant le bruit extérieur, le silence est presque absolu. Les sons paraissent étouffés dans une ouate spongieuse ; ils montent ténus comme des fils d'araignée qui se briseraient en route. La seule sensation est celle de la lumière ardente.

Le silence impose l'immobilité. L'âme même ne remue pas. Les paupières se ferment sur le rayonnement dont s'illumine le cerveau. La mémoire est comme une serre intime où le soleil regarde. La clarté triomphe du bruit, l'esprit du corps. La pensée devient visible et double l'éblouissement ! On la contemple, enfin, dans sa splendeur sacrée, elle qui n'apparaît que dans le silence du jour, le recueillement du cœur et la paix de l'intelligence !

Vision brève !

Le bruit reprend, des grelots fuient, des hommes parlent. Le serein jaune exulte dans sa cage verte qui oscille. Des enfants courent en criant et culbutent dans l'escalier sonore, avec leurs traîneaux dégringolants...

L'heure silencieuse est finie...

Il ne sera pas dit que les dernières feuilles tomberont sans recevoir mon adieu.

Il y en avait une, ce matin, sur mon balcon ; elle était d'un jaune pâle avec des taches de rouille, – pas bien jolie, en vérité. Il a tant plu, cette année, que la couleur en a été partout affaiblie, je crois. Pourtant, j'ai recueilli la petite feuille et l'ai déposée entre deux pages d'un livre de Louis Mercier. Elle y dormira très à son aise, dans le frisson du vent et le parfum des prairies.

De la saison qui commence avec des feuilles vertes à la saison qui finit avec des feuilles multicolores, que d'aspects ont revêtus les arbres ! Pas ceux des rues, qui meurent de soif, qu'asphyxie la poussière et que mutilent les enfants, mais les arbres des champs et des bois, aux racines libres et que n'étouffe pas l'asphalte épaisse, ni ne meurtrissent des mains sacrilèges ! Ceux-là sont des parias qui souffrent trop pour être jamais beaux. Par tant de blessures s'est écoulée le peu de sève que la pierre bienveillante trouve encore le moyen de leur fournir, qu'ils ne font plus de feuilles que par une vieille habitude, et las, s'endorment avant l'éblouissement final. S'ils sont droits comme les autres, malgré leur rachitisme, c'est que les arbres vivent et meurent debout.

J'en ai vu un superbe – il prospérait dans un jardin – dont les branches avaient eu le malheur d'escalader le toit et de se pencher innocemment jusqu'au milieu de la rue. Elles y faisaient un petit ciel vert. Un homme armé d'une hache est monté dedans, et vous l'a réduit de moitié en moins d'un quart d'heure, par ordre de sa majesté très encombrante le fil téléphonique ! Les feuilles de celui-là sont mortes avant même d'avoir vu l'été, – les pauvres !

Sortons de la ville, la beauté est ailleurs.

Salut aux derniers frémissements d'or et de pourpre, salut au vol douloureux des dernières feuilles, salut au vent qui les porte, salut au soleil qui les embrase, et salut à la terre qui les reçoit !

Elles auront le linceul qui leur convient ; la neige immaculée les couvrira toutes, et la lune, durant les nuits limpides, veillera, avec sa garde innombrable d'étoiles, sur leur fugitive et douce fragilité !...

Les deux métiers

Au pupitre comme à l'enclume,
Le poète et le forgeron
Ont la même auréole au front
Quand le feu créateur s'allume.

L'un travaille le rude airain,
L'autre forge le vers plus rude ;
Tous les deux ont noble attitude
Devant le labeur souverain.

L'un, à la flamme intérieure,
Plie et façonne un pur métal,
L'autre, au feu vivace et loyal,
Plonge un fer, outil tout à l'heure.

Les deux métiers sont durs, mais doux ;
Ils réclament toute la vie ;
L'âme est à sa tâche asservie,
Et les bras frappent à grands coups.

Le corps s'use et l'esprit se lasse ;

L’effort recommence toujours,
Rythmé par des bruits clairs ou sourds
Ou par de longs soupirs qui passent…

Devant votre gloire, ô Seigneur,
À votre jugement très juste,
Quel est des deux le plus auguste
Et le plus fécond travailleur ?

Votre regard dans l’âme plonge,
Rien n’en saurait masquer le vrai,
Vous savez les motifs secrets,
Pour Vous, l’esprit est sans mensonge.

Celui qui lève son marteau,
Sans un penser d’orgueil, sans doute,
Et dont la peine vous est toute
Offerte, Seigneur, sans un mot…

Celui qui sue avec misère
Seulement pour gagner son pain,
Et qui n’attend pas pour demain
Le renom, comme son salaire.

Seigneur, à vos yeux le plus grand
N’est pas l’ouvrier dont la gloire
Consacre à jamais la mémoire :
Le dernier siège au premier rang.

Forgeron du vers, que ton âme
S’illumine modestement
Au mystérieux élément
Dont le ciel entretient la flamme.

Les vers sont beaux quand ils sont purs
Comme l’eau des claires fontaines,

Et que la conscience humaine
S'y reflète, ainsi que l'azur !

Derrière les vitres blanches

Dire qu'on ne voit rien serait exagéré ; il faut, surtout lorsqu'on écrit, – « *scripta manent* » – avoir le respect scrupuleux de la vérité.

On voit d'abord du blanc translucide, comme une mousse de clarté gelée, mince et fleurie. Les rayons qui la traversent semblent trempés dans du lait.

On voit encore, par réverbération, l'éclatante splendeur du dehors, diminuée et lointaine, – toute proche cependant.

On voit de plus les images dessinées en givre sur la vitre, et qui sont de toutes les flores, de toutes les formes. Quand la fenêtre a reçu l'impression de l'hiver, elle présente le tableau le plus délicat à l'œil humain. Nul pinceau n'en rendrait la nacre mate, le glacis immaculé, ni surtout cette « arrière pensée » d'éblouissement solaire. L'azur n'y transparaît pas, on n'en voit pas la teinte, mais on le sent mêlé, fondu comme une couleur dans une autre, à l'éclat du jour vibrant sur la vitre. C'est un rayonnement apaisé, pâle et clair, qu'on dirait tamisé par d'invisibles rideaux, pour une chambre de malade qui dort.

Derrière les vitres blanches, il y a la rue qui est comme une rivière où déferlent les vagues lentes de la lumière. On croirait qu'il en monte une blancheur en fumée, une neigeuse évaporation. J'aperçois cela par un coin de fenêtre que le givre n'a pas touché.

À part ce que j'ai dit, je mentirais en prétendant voir autre chose.

J’entends des grelots qui tintent sur tous les tons et tous les rythmes et, parfois, des cris.

D’ailleurs, je me contente de regarder ma fenêtre plus belle qu’une belle jeune fille en blanc, quoique j’aime beaucoup les belles jeunes filles en blanc. Mais je ne pourrais, sans impertinence, fixer une jeune fille comme je contemple ma fenêtre, des heures entières : elle ne le souffrirait pas, et c’est dommage !

Pourtant, s’il prenait fantaisie au vent nocturne de dessiner à ma vitre, gracieuse de corps et telle que je les aime, une adorable jeune fille toute pâle, quelle agréable surprise au réveil !

Mais ces bonheurs-là n’arrivent jamais !

Unique amour

Vous vous plaignez si tendrement
Que je vous abandonne, chère !
Moi dont l’esprit à tout moment
Se tourne vers votre âme claire !

Votre amour sincère est jaloux
D’un culte que la grâce impose,
Puisque la poésie et vous,
C’est à mes yeux la même chose !

Lorsque je chante la beauté,
Mon cœur ne fait pas de partage,
Mais, par la splendeur exalté,
Se souvient de vous davantage !

Donc, laissez-moi rimer des vers
Paraissant oublieux, ma belle,
Et sur des sujets bien divers :
C’est ma façon d’être fidèle...

Je sais bien que les femmes sont
À cet égard, très exclusives,
Et que les meilleures raisons
Leur semblent peu persuasives...

Le symbole ne leur plaît point ;
Il leur faut crûment : Je vous aime !
C’est plus intelligible, et moins
Nuancé, mais plus sûr, quand même !

Elles exigent que l’amour
Soit à leur nom et leur adresse,
Sans rien ni personne alentour,
Tout entier pour elles, sans cesse...

Eh bien ! les femmes ont grand tort ;
Un sentiment si vite passe !
Continuons d’aimer encor
Chez elles ce qui les dépasse.

C’est le seul moyen de chérir
La Beauté confondue en elles,
De la contempler, d’en souffrir,
D’être à toutes les deux fidèles.

Pour l’âme il n’est pas deux autels ;
Partout luit la même lumière,
Et ses grands rayons immortels
Embellissent toute la terre.

C’est vous qu’en mes rêves je vois,

C’est vous qui m’inspirez des rimes,
C’est par les mots de votre voix
Que j’entends des choses sublimes !

Et c’est grâce à vous que j’écris,
Ô femme toujours si lointaine,
Muse vers qui volent mes cris,
Mes espoirs, mes plaisirs, mes peines !...

Un travail dur

Avec cette nonchalance particulière aux ouvriers municipaux, mon ami corrigeait les épreuves d’une longue étude sur les maladies secrètes des animaux sauvages. En bâillant, il remettait sur queue les virgules qui plantaient le chêne, retranchait les lettres superflues et ajoutait celles qui, selon une expression étrange, brillaient par leur absence.

Ce travail l’abrutissait visiblement. Ses yeux étaient las et son cigare, qu’il mâchonnait sans y penser, paraissait lui-même éteint de fatigue. Touché par tant de misère, j’offris à mon ami de revoir les dernières feuilles.

— Non, répondit-il, je veux boire le calice jusqu’à la lie !

Il reprit sa tâche, – qu’il n’avait d’ailleurs pas interrompue, – tandis que je le regardais avec pitié penché sur sa table et ses épreuves. Ému, je frottai une allumette, je me levai et présentai la flamme à son cigare, en disant :

— Tire !

Il tira si peu que c’en était triste à pleurer ! L’allumette expira, exhalant une odeur de soufre, comme succombant à la peine, elle aussi…

— Auras-tu bientôt fini ! demandai-je, énervé à point.

Il ne répondit pas.

Je n’y tenais plus. Lui, pauvre martyr, corrigeait, corrigeait toujours, avec un mouvement machinal des lèvres et ce plissement des paupières que détermine la fumée piquant les yeux. Dieu sait, pourtant, que son cigare ne brûlait pas !

Les feuilles s’amoncelaient sur les feuilles, et les détresses sur les angoisses dans mon âme. Minuit sonna ; je lui tenais compagnie depuis huit heures. Je l’examinais continuellement, navré d’un tel supplice.

– Il va devenir fou, pensai-je.

Comme pour donner presque raison à cette horrible réflexion, lui, d’un geste d’homme enivré, trempa sa plume à côté de l’encrier !

Je frémis. Une heure sonna. Il corrigeait sans cesse.

Rien ne bruissait dans la maison, que les feuilles de papier prises et rejetées. Le silence était suffocant. Pendant quelques minutes, je contemplai les étoiles par la fenêtre noire. Puis, reportant les yeux sur mon ami, je l’aperçus penché plus que jamais, le front appuyé sur ses deux mains à plat sur la table.

Je m’approchai, terrifié. Il respirait, donc il n’était pas mort. Il dormait même profondément.

Rassuré, je le quittai. Le lendemain, vers dix heures, j’envoyai savoir de ses nouvelles : il dormait encore.

Mon cheval

Je vais à pied, mais pas souvent ;
De peur que la foule m'écrase
Je monte mon cheval : Pégase,
Et nous filons comme le vent.

La bonne bête frémissante,
Aux reins puissants, aux jarrets sûrs,
Dont les bonds touchent à l'azur,
Et qui m'enlève hennissante !

Par la prairie et par les monts,
Hiver, été, printemps, automne,
Qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il tonne,
Sous la lune ou le soleil blond,

Par tous les temps, infatigable,
Mon petit cheval merveilleux
M'emporte vers les fleuves bleus ;
Ses sabots font crier le sable.

Il passe l'eau comme un oiseau,
Ou bien comme une demoiselle,
Il est tout aussi léger qu'elle ;
Il vole et souffle à pleins naseaux.

Je tiens ce beau cheval de race, –
Fait incroyable, mais certain, –
D'un roi de France mort de faim,
Dont l'histoire a perdu la trace.

On dit que pour le bien nourrir

Le roi s’ôtait tout de la bouche,
Et qu’un jour, blême, sur sa couche
D’un trop long jeûne il dut mourir.

Il avait toutes les lubies :
Il aimait les vers et les fleurs,
Il rimait en chansons ses pleurs,
En rondeaux les peines subies.

Son royaume, c’était le ciel,
Il avait pour sceptre une rose ;
Or donc, nul danger qu’on dépose
Un roi trônant dans l’irréel !

Ses sujets ne le voyaient guère ;
Toujours sur son petit cheval
Il franchissait mont, fleuve et val
Tous disaient : Il est à la guerre…

À la guerre, un poète-roi !
Mais non ! Il courait les étoiles,
Ô manants, par les nuits sans voiles !
Il piquait devant lui, tout droit.

Il n’en atteignit jamais une ;
Mais avec un cheval pareil
On croit monter dans le soleil
Et, le soir, piaffer dans la lune !…
ç
« Il se pourrait bien qu’il fût fou »,
Disaient les gens de leur monarque,
Et d’autres faisaient la remarque
Qu’il parlait comme un homme saoul.

C’est que le roi perdait la tête
À force de privations,

Et, selon ma narration,
Se mourrait d'amour pour sa bête !

Voilà comment sur mon cheval
Je fuis avec le vent qui passe ; –
Et j'entends parfois dans l'espace
Une voix d'homme qui trépasse :

« Cavalier, prends garde à mon mal !... »

Dépit poétique

Mon ami était rayonnant.

— Tu sais, la petite somme que j'avais acquise au prix de tant de peine, et que je destinais à payer l'impression de mon poème, au tiroir depuis un an ? Eh bien, je l'ai placée dans les mines, une affaire superbe, du 500 pour cent !

Je fus stupéfait !

Croire à du 500 pour cent, tout de suite, comme ça, dénotait que le poète survivait chez mon ami, même qu'il ressuscitait avec plus de vigueur, s'il fût jamais mort. L'illusion lui riait encore. Ce virement de fonds invraisemblable était bien de nature à me jeter dans l'ébahissement le plus profond. On pouvait s'en amuser ou s'en attrister, selon son tempérament. Fût-on désabusé plus que le saint homme Job, on ne se jette pas, avec une pareille désinvolture, dans la spéculation la plus incertaine ; c'est folie toute pure.

Alors, ai-je répondu, tu préfères une richesse aléatoire à une notoriété littéraire assurée ? Tu cours un risque immense, car si tes parts sont réelles, la mine, ou du moins le précieux métal qu'elle est censée contenir, est peut-être imaginaire. T'es-tu seulement demandé si le gérant est un honnête homme ? On en a vu filer avec le terrain dans leur poche. Et ton livre ?

— J'en suis détaché comme un franciscain des biens de ce monde. Il me dégoûte, je ne puis pas le relire.

Quand je l'ai écrit, j'étais un autre homme ; j'ai changé, je ne me reconnais plus en lui. Il peut dormir dans le tiroir, comme un mort dans la tombe.

— Mais ton argent ?

— Mon argent est moins risqué converti en parts minières que versé dans la caisse d'un éditeur indolent ou rapace. En littérature, vois-tu, l'offre ne suscite pas la demande, surtout dans un pays jeune ayant autre chose à faire que lire des vers. Ensuite, la poésie est un luxe aux yeux des imbéciles : la fleur aussi, et s'il n'en poussait plus au printemps ? Or, il faut compter avec les imbéciles, qui font concurrence, pour le nombre, aux sables du Sahara. « *Experience teaches* », disent les Anglais, gens pratiques et qui deviennent millionnaires.

Donc, mon poème peut reposer à l'aise, le sommeil lui sera plus léger que l'indifférence de mes contemporains...

Un autre que moi se fût désolé de ce langage désespérant, mais je connais quelques poètes et je puis certifier que le dépit leur fait dire et commettre beaucoup de sottises. Impulsifs, extrêmes et contradictoires comme des femmes, et vaniteux avec ça, ils profèrent, avec la plus déconcertante sincérité, des paroles que leurs actions s'empressent de démentir.

Ce sont des êtres mystérieux et charmants. Mon ami ne s'enrichira guère dans les mines, mais il publiera son volume, n'en doutez pas, et avant longtemps encore ! Il est d'ailleurs excellent et je vous le recommande.

— Mais où se procurera-t-il les fonds nécessaires ?

— Soyez tranquilles…

La passion

Ainsi que l'ivrogne à son verre,
Comme à l'opium le fumeur,
De même que l'aigle à son aire,
Ainsi que l'abeille à la fleur,

Celui qui mit un jour sa lèvre,
Poésie, à ton vase d'or,
Dans la peine, l'amour, la fièvre,
Y reviendra jusqu'à la mort !

Car la sublime maladie
Circule à jamais dans son sang ;
Et son cœur ardent s'incendie
D'un foyer toujours renaissant !

Et sa soif est inextinguible !
Et plus à la coupe du Beau
Il boit, – ô délice terrible ! –
Plus il brûle d'un feu nouveau

La passion fatale et forte
En fait un esclave éternel
Qui traîne sa volonté morte

Le long des jardins bleus du ciel !

Lucide ivresse de l'idée !
Sa raison voyage là-haut
Comme par une âme guidée,
Qui prononce tout, sans un mot !

Son corps pèse peu sur la terre ;
Il est seul et silencieux,
Mais ne se sent pas solitaire :
Quelqu'un l'accompagne des yeux...

Une voix lui souffle des phrases
Pleines de douceur et d'amour,
Si bien qu'il marche dans l'extase
Comme dans la clarté du jour.

Pour subir la grâce du charme,
Il n'a qu'à se faire humble et doux,
À ne pas rougir de ses larmes,
Parfois, à se mettre à genoux,

À présenter son front docile
À l'appel du rayonnement,
Ainsi qu'une petite fille
Aux caresses de sa maman.

Car la lumière, c'est la joie ;
Quand on est ivre de beauté,
C'est que Dieu lui-même l'envoie
À notre obscure humanité.

Muse, à ta coupe je veux boire !
Penche-la tendrement vers moi ;
Ton philtre abolit la mémoire :
Je serais malheureux sans toi...

Ouvrant mes yeux sur l'autre monde,
Sur ma misère tu les clos,
Et mon âme qui vagabonde
N'entend pas ses propres sanglots !

Tu m'éloignes tant de moi-même
Quand tu m'as versé ta liqueur !
Tu ne sais pas comme je t'aime,
Toi qui n'as pas trompé mon cœur !…

Billets du soir,
d'Albert Lozeau (1878-1924)
a été publié par l'Imprimerie du Devoir,
à Montréal, en 1911

ISBN : 978-2-89668-891-3
© Vertiges éditeur, 2019
– 0892 –